

**Patrick Laupin**

## **Impasse de l'azur**

Tu t'es fendu sans bruit, miroir d'époque, dans la maison de peur et de silence J'étais là Je ne reconnais plus les voix Je n'arrive plus à baisser les stores pour faire le noir dans la boutique Qu'importe si je tombe Je fus paupières autrefois de blanche autarcie des douleurs Aujourd'hui la fenêtre est trop grande pour accueillir Pour laisser entrer le triste malheur banal du fracas Je voudrais qu'il pleuve et disparaître dans l'indifférence Je voudrais inventer du diaphane de peau iris ou jonquille pour relire la fuite éperdue de mon sang dans l'éther du voilier transparent où naguère je posai mon cœur nuage Je suis tristement bête Même pas instruit de moi Ne sait que me taire dans la mort d'où je viens Après les chocs

À ce vase de la vie en son cloître de porcelaine À la chair Pavoisée Violente Aux violettes amères mûries de l'orage À mes carnets Antiphonie À ce jour qui vient où il n'y aura plus rien À la pluie qui enseigne Aux lumières des sous-bois À l'aile ombre bleue de mésange À souffrir en musique comme je ne sais pas À la mer du Nord Son haut clavecin qui fait pleurer Ténèbres sans gestes Aux soirs terrestres du périr des fleurs Au mal de soi À l'heure du loup Mon besoin de pénombre et d'alcool Aux ponts de pierre où l'enallée Royale des eaux raconte une histoire À Tacite À la Saône Et à tous les Mémorables À la lampe sur la table Aux orties et aux pierres Au vent qui tressaille À une très Sainte écriture Noble de charité

Dès qu'on prête attention on s'appuie sur la paroi On sent sourdement quelque chose en souffrance qui nous attend On ne peut pas retarder l'impression C'est du moi tombé dans du moi Une partie de soi s'en va N'est plus là Soudain c'est le monde réel vu à l'envers des branches Son ciel d'encre La douleur d'exister du corps ancien revient dans l'instant qui l'aime et parle Pourrait se dire frôlé par la Poésie celui qui connaît l'adage du Rêve de Mort des Enfants nuages La blanche chambre d'un Anagramme absolu de terreur et de splendeur Pour le reste il vaut mieux se taire C'est bête de voir attribuer la Poésie à son Poète comme on attribue la folie à son fou Cœur en berne Sépulcre de frissons

Me suis-je trouvé une seule fois près de ce qu'on appelle la Vérité C'est plutôt non Je ne sais même pas ce que ça voudrait dire Et près du bonheur Je ne crois pas Je suis une sorte de variation insolite de mes échecs Je m'en

vais Je fuis Je sens une gêne Il y a en moi, dans ma voix, quelque chose vêtu de la laine usagée des idiots J'aurais aimé faire des études M'instruire Ne pas me prendre en désamour Seuls les mots m'ont fait découvrir un peu du mystère du silence d'où ils viennent C'est mon bien Alors souvent je veux les rejoindre Je m'en vais au pays des écritures, au pays des sept ciels, des cerfs volants à têtes de lune Des espaces vides où le vent se pose Où les oiseaux voiliers d'espace suspendent leur course

C'est à cinq heures que les aigles ont percé et que Madrid est tombée C'est en 1830 que les ouvriers de Lyon et des faubourgs attendant à court de munition cessèrent de viser les gardes et milices royales et tirèrent leurs dernières balles sur les cadrans d'horloge pour abolir l'ordre du Temps Ce rouge de leur cœur que je garde caché dans les sandales tristes de mon sang ne pourra servir à personne Même pas à la paix C'est le haut mal Les petites heures La fleur maigre sur les terrils La gosse folle que je voulus guérir en parlant J'en perds mon corps J'en ai vertige Je ne dis rien Je rentre chez moi Je sais bien que tant de gens aussi tristes n'en font pas tout un plat Mais j'ai l'intuition de la faille Je n'y peux rien C'est comme ça

Souvent je m'en vais au pays des écritures, au pays des sept ciels, des cerfs volants à têtes de lune Des espaces vides où le vent se pose Où les oiseaux voiliers d'espace suspendent leur course Je voulais des chansons girouettes à l'enseigne rouillée mais le grand coup du sort a frappé tristement vêtu de mort dans les têtes d'hirondelles À petits pas pressés des oiseaux de lune Il vient le touchant mystère de vivre et d'écrire La tombola tourne vite On ne sait quand elle s'arrête Les bêtes opales de la mort manigancent des choses terribles sous l'opale du sceau couvert du secret Elles parlent à voix basse sous les tilleuls Elles convoitent la haine et chargent à dos d'épaules leur Scribe mûri d'un poison

J'écris pour donner du fil à retordre à ma folie réellement humaine Je ne peux plus rien faire rentrer de cette tristesse dans ma maison Dans quel corps j'habitais quand je souffrais Est-ce que la parole est une corolle qui s'ouvre sur le fruit humide épanoui en pleine poitrine Est-ce que le grand appareil de la terre et les machines versifiées du malheur font chorus, clameur, blocus sentimental On se venge en se taisant On s'invente lignes de paquebots transatlantiques Tout est étrange et fuit Cendre, pollen et poussière exhalent la ferveur en creux Le navire d'or du couchant Et le ton, le timbre, le sillon, le soupir des esquives L'arbre des paris perdus dans la terrible patience de la terre verte du blé Style Légende

Est-ce qu'il existe des gens qui n'ont pas accès à leur secret Qui n'en veulent pas Chronologie indistincte de la mort et du temps Royaume impalpable de partout et de nulle part L'ombre des cœurs justes Personne Touchant phonème Les bêtes opales des appareils de la terre ont peur et communient en triste sort brisé de leurs ailes Le visage à peine esquissé d'une Mère Une figure en retard sur son âme La pluie bénie des pauvres gens Le souci en-allé silencieux Les années des arrière-boutiques fanées, le charme des bicoques, des femmes mûres aux seins lourds Les glycines volupté aux fenêtres l'escalier en colimaçon, le chèvrefeuille nu odorant frôlant tes hanches et tes épaules

À midi les oiseaux sont neufs C'est encore le monde même si les mots sans vie n'ont plus d'écho, sont sans histoire Carnaval des choses suppliciées en leur centre, désespérées sous la cendre Où sont les autres Que ressentent-ils ? Ont-ils perdu l'image qu'il faut pour souffrir Le vieux silence des tiroirs La beauté Reine de l'oubli Personne Touchant phonème Les bêtes opales et les appareils de la terre ont peur Ils communient en triste sort brisé de leurs ailes Dans l'ombre du théâtre ligneux du souvenir chaque phrase sans savoir qui est derrière tout ça Quand l'enfant appelle je ne sais plus Je ne sais pas Tout est sombre et confus comme dans une forêt de rêves et d'épouvante ou des mirages dansent au bras de ceux qui se taisent

Patrick Laupin est né en 1950 à Carcassonne. Instituteur puis formateur de travailleurs sociaux. Grand prix de poésie de la SGDL 2013. Auteur de nombreuses études sur Mallarmé. Derniers recueils : *Le dernier avenir* (La rumeur libre, 2015), *Œuvres poétiques*, tomes I et II (La rumeur libre, 2012), *L'Homme imprononçable* (La rumeur libre, 2007).